

Reporterre

le quotidien de l'écologie

Alain Damasio : « Pour le déconfinement, je rêve d'un carnaval des fous, qui renverse nos rois de pacotille »

28 avril 2020 / [Propos recueillis par Hervé Kempf](#)



Comment penser les conséquences politiques, collectives et individuelles de la pandémie de Covid-19 et du confinement ? Dans cet entretien, l'écrivain Alain Damasio remet notamment le concept de biopolitique au goût du jour,

s'intéresse à notre rapport à la mort, vante le pouvoir de l'imaginaire et de l'expérience vécue, indispensables pour envisager une autre suite.

Alain Damasio est écrivain de science-fiction. Son dernier roman, Les Furtifs, a été publié en avril 2019 aux éditions La Volte.

Reporterre — Êtes-vous en colère avec ce qui se passe en ce moment ?

Alain Damasio — Clairement, je suis en colère, mais pas contre la pandémie elle-même. Je perçois et vis ce virus comme complètement naturel. Je suis en colère contre la façon dont notre gouvernement gère cette crise d'une façon pathétiquement **verticale, centralisée et ultrasécuritaire**, en faisant assumer à la population son incompetence crasse. Sur les trois axes clés de la lutte, à savoir les tests, les masques et les lits, **la Macronerie a totalement échoué**, rendant obligatoire ce confinement qu'on subit.

Ce gouvernement nous martèle depuis deux ans : « *Nous sommes l'innovation, nous sommes la réactivité, nous sommes la performance* », et au moment crucial où il faudrait « *performer* », plus personne ! Jugeons Macron et ses laquais sur leurs propres critères, c'est-à-dire en tant que managers supposés de « *la start-up nation* ». Même se procurer des masques, négocier les achats, ils en ont été incapables. C'est une faillite complète. Et si l'on met ça en regard avec ces infirmières qu'on a matraquées et gazées à bout portant un mois avant le déclenchement de la pandémie, avec les grèves et démissions des médecins qui ont été traités avec un mépris absolu avant d'être érigés en héros, oui, ça fout la rage ! Mais cette rage, il faut l'appivoiser et en faire quelque chose. La transformer en rage du sage.

Mais quand le président de la République parle, 36 millions de personnes l'écoutent. Les contrôles de police sont acceptés. Il n'y a pas de contestation du confinement. Comment mettez-vous en regard cette faillite du néolibéralisme et le fait que sa gestion est acceptée par la population ?

On vit en *démocrature*, il faut quand même le réaliser ! Aucune des décisions prises sur cette pandémie n'a respecté la moindre ébauche de débat démocratique. On subit les choix d'un Prince aux yeux crevés. Le seul levier qu'ils actionnent est la peur : sa gestion triviale, son

emprise évidente, son aérodynamisme pour pénétrer les corps et les têtes d'une population choquée. Au lieu de faire de la médecine — c'est-à-dire de tester, d'isoler et de traiter — les *macronards* ont fait dans le moyen-âgeux, la petite terreur quotidienne et le flicage. Ils ont maximisé l'angoisse des citoyens. La « *grande* » presse, tenue par les milliardaires amis de Macron, joue bien ce jeu. Chaque jour, elle assène en page d'accueil le total des morts. On nous dit 20.000 morts, le lendemain 21.000 morts, et après 22.000 ! Sans jamais relativiser ce que signifie ce chiffre. Quel média rappelle qu'en France, il y a 660.000 morts par an et qu'avec le Covid, on va simplement avoir une surmortalité de 5 % à 10 % en 2020 ?

En réalité, ce qui importe serait de comprendre ce que ces morts signifient pour un pays de 67 millions de personnes. En valorisant spécieusement le total cumulé des morts, on construit un *storytelling* de l'anxiété, voire de la panique : « *Oh la la, tu te rends compte, 20.000 morts !* », comme s'ils avaient péri sous une bombe en une nuit ! Si tu ancras jour après jour ce récit d'une catastrophe croissante, tu inclines les citoyens à chercher fébrilement un pôle de réassurance, qui ne peut alors être que le gouvernement, sorte de père/mère de la Nation.

On le sait : quelle que soit la crise — terrorisme, pandémie, guerre —, n'importe quel président en place gagne 15 à 20 points de popularité juste parce que la figure d'une autorité rassure. Ça joue aussi pour Macron, même si cette IA [*intelligence artificielle*] mal programmée est inapte à témoigner la moindre compassion, que ce type est un sociopathe absolu et qu'on mesure à quel point, dans ce moment tragique, il n'y a pas une once de spiritualité ou de grandeur dans sa vision du monde.

Les morts du coronavirus sont relativement peu nombreux, si on met en rapport le chiffre avec le nombre habituel de morts...

Oui, il faut rester conscient des ordres de grandeur. Il y a eu par exemple une grippe restée célèbre entre 1968 et 1970, avec 31.000 morts en France, qui n'ont engendré quasiment aucune réaction dans le corps social à l'époque. Le chômage est considéré comme causant, par mortalité indirecte, à peu près 15.000 morts par an. La grippe saisonnière il y a deux ans a fait 13.000 morts. Donc, il y a de nombreuses causes de mortalité aussi puissantes et statistiquement fortes. Et qui ne débouchent pas sur cette gestion militaire... À partir du moment où un État, la Chine, a commencé à médiatiser le coronavirus, la comparaison publique mondiale a fait qu'il n'était plus possible pour un État de jouer l'immunité de groupe quand d'autres confinaient *a maxima*. La visibilité médiatique des morts ne laisse plus le choix et c'est sans doute tant mieux pour les vies sauvées. Ensuite, la biopolitique a fait le reste : un État néolibéral est voué à préserver et développer ses populations, qui sont sa force productive. Il doit « *gérer la vie* », comme l'a montré Foucault, même si ça doit tuer sa vache sacrée qu'est l'économie.

Vous évoquez l'exploitation de la peur et les exigences d'une biopolitique pour expliquer le traitement confiné de cette pandémie, soit. Mais quand on voit que quatre milliards d'humains sont confinés, n'y a-t-il pas autre chose qui se joue ?

Bien sûr, quelque chose de plus profond se joue. Ce qui me semble passionnant est que de nombreux malades du Covid-19 ne meurent en réalité pas de la prolifération du virus, mais d'une hypertrophie de la réaction immunitaire. Cet emballement des défenses immunitaires, on la retrouve par analogie dans l'hystérie de notre réaction politique et sociale, qui trahit selon moi un refoulé majeur de nos civilisations actuelles : on ne supporte plus ni la maladie ni la mort. On se rêve dans l'immunité absolue. Ça pourrait être une bonne nouvelle, la preuve d'un amour pour la vie. Et ça l'est sans doute pour ceux qui soignent. Moi, j'y lis plutôt en creux une perte de vitalité latente dans nos sociétés. J'ai cette intuition qu'on a moins peur de mourir, voire plus peur du tout, lorsqu'on a bien vécu. Plus on a le sentiment d'avoir fait quelque chose de sa vie, d'avoir éprouvé et habité chaque instant « *comme si c'était le premier, comme si c'était le dernier* », pour reprendre Épicure, mieux on peut accueillir la mort.

Après, un gouvernement, même aussi sourd que le nôtre, prend ses décisions par rapport à une sensibilité publique qui peut recevoir ou non ce qu'il propose. Le confinement est si bien accepté parce qu'il reconduit cette illusion de la bulle immunitaire. Et il la reconduit pour chaque individu, foyer par foyer, en la vitrifiant dans le numérique, qui est le dispositif idéal de la « *distanciation* » sociale.



Bref, notre confrontation anthropologique à la mort a profondément muté sans qu'on en soit vraiment conscient. On le découvre à travers cette pandémie rare.

Pour prendre un exemple : j'ai été sidéré que l'interdiction faite aux proches d'aller soutenir leurs parents alors qu'ils sont en train d'agoniser, de « *partir* », ait été acceptée si facilement. À titre personnel, ça me paraît inadmissible et scandaleux. Mon père ou ma mère serait en train de crever, j'entrerais de nuit dans l'Ehpad, je sauterais les grilles avec mon frère, j'escaladera la façade, je ferais n'importe quoi mais je ne les laisserais jamais mourir seul sous respirateur... L'accompagnement des vivants auprès des morts fait partie du lien le plus fondamental. On se rend compte que le refoulement de la mort est devenu tellement puissant, sa conjuration tellement ancrée dans nos sociétés que, quand la mort ressurgit, qu'on nous la met devant les yeux, on la fuit. On n'accepte au fond de l'affronter que sous forme de chiffres et de courbes. Je suis d'ailleurs fasciné par un détail bizarre : à quel point la courbe exponentielle des décès incarne finalement la courbe parfaite d'une économie florissante. Je ne sais pas ce qu'il faut en tirer, mais c'est la courbe de croissance dont rêverait tout entrepreneur pour son business...

Refoule-t-on la mort parce qu'on est coupé de la vie ?

C'est ma conviction et la source de mon combat depuis trente ans : cette sensation que notre Occident est en voie de dévitalisation avancée. La plupart de nos relations au vivant ont été coupées. En nous et hors de nous. On a tranché nos liens avec la vie, avec les animaux, les maquis, les forêts, et même avec le cœur physique de notre vitalité. Cette sensibilité du corps au monde, cette chair vibrante désormais épaissie comme un mauvais cuir par nos *technococons*. On accède au monde par une chrysalide de fibres optiques. Et on confond la vibration de ses fils avec les vibrations du dehors.

J'ai des amis qui ne sortent plus depuis un mois. Pas une fois ! De quoi ont-ils peur exactement ? De mourir ? De souffrir ? De la maladie ? De contaminer les autres ? Est-ce qu'ils savent que vivre est une maladie mortelle ? Que le risque est consubstantiel à la fragilité magnifique du vivant ? C'est le fond ontologique du problème. Tout ce qui conjure le rapport à la mort est vécu comme désirable. On peut applaudir des lois incroyablement liberticides si elles prétendent sécuriser notre rapport à la mort. Un copain m'a même dit : « *On sera bien content d'être libres, tiens, quand on sera mort !* » Pour lui, ça absout les pires lois d'avance. Pour moi, il ne voit pas qu'on est déjà mort si l'on raisonne comme ça. Mort-vivant, oui. Zombie quoi !

Dans cette logique, le seul critère de bon gouvernement serait que le gouvernement assure la vie biologique de ses sujets ou de ses citoyens ?

Je reviens à l'analyse si forte de Foucault sur le terrorisme, dans un texte de 1977 : pourquoi l'État surréagit-il face au terrorisme, se demandait-il, alors que le terrorisme fait en réalité extrêmement peu de morts ? Foucault répond que l'État se doit d'apparaître comme le garant de notre sécurité existentielle. C'est ce pacte de sécurité qui fait qu'on en accepte les disciplines et le contrôle. Il doit nous garantir que rien ne viendra déchirer la trame ordinaire de nos existences protégées.

Quand cette déchirure survient, par un attentat ou une pandémie comme ici, l'État doit apparaître comme une sorte de Big Mother de la sollicitude. Il doit se soucier de nous et nous préserver de tout risque au maximum, afin qu'on puisse poursuivre nos existences hygiénistes et calfeutrées, où la mort est toujours repoussée, toujours cachée, toujours enfouie. Et tout ça finit avec des amis dont la mère a été mise dans un sac plastique dans une chambre froide à Rungis, sans qu'ils puissent jamais lui dire au revoir.

Si, en fait, c'est nous qui acceptons cette coupure avec le vivant, est-ce que le gouvernement ne répond-il pas à un désir profond de la société ?

Je n'ai jamais cru que le pouvoir tombe du ciel et nous soit purement imposé. Il a nécessairement une dimension « émergente » issue des peuples, qui lui donne son assise et son efficacité. On a toujours les pouvoirs qu'on mérite, qu'on espère secrètement ou qu'on consent à subir — et aussi une faculté prodigieuse à la servitude volontaire. Oui, « *les masses peuvent désirer le fascisme* », comme le rappelaient Deleuze et Guattari. En 2020, nos sociétés européennes sont globalement sorties du régime disciplinaire, même si on a avec Macron un retour de la verticalité, un retour bien dégueu du répressif — c'est le côté *has been* de Macron, qui n'est absolument pas moderne. La gestion d'un Hollande était beaucoup plus moderne dans le sens où il était dans le registre du contrôle et de la réponse souple à une demande latente de la population. Mais, quoi qu'il en soit, ces politiques sécuritaires ne pourraient pas être mises en place si elles ne répondaient pas à une demande sociale extrêmement forte de contrôle, de réassurance et de « *sérénité* ». S'il y a une responsabilité dans cette crispation sécuritaire, elle est pleinement collective.

Comment sortir de là, alors ?

Je suis tenté de faire un parallèle avec le numérique : tu peux incriminer les Gafa [*Google, Apple, Facebook, Amazon*], mais personne ne t'oblige à t'inscrire sur un réseau social aussi fliqué que Facebook, à utiliser Google (la machine de guerre du traçage) comme moteur de recherche, à laisser tes courriels être lus par des *collexiqueurs*. Nous sommes parfaitement libres d'utiliser ou non ces outils hautement tracés. Ces entreprises vont tout faire pour nous pousser à la dépendance, bien sûr. C'est leur cœur de business : designer la dépendance,

revendre les traces. Mais il y a toujours moyen de refuser, d'y échapper, d'utiliser Framasoft, des moteurs et des logiciels libres. De ne pas avoir de smartphone. Ce combat est d'abord à mener entre soi et soi, pour savoir jusqu'à quel point — au nom de la sécurité, du confort et de la paresse — on est prêt à cesser d'être une femme ou un homme libre.

Comment changer le psychisme collectif ?

Il y a un mot de Péguy que j'adore, qui serait comme un virus pour faire muter nos psychismes : « *Ne pas vouloir être tranquille d'avance.* » Ça pourrait être une base éthique.

Il y a aussi les sources d'information et de réflexion : le travail fantastique qu'assure la presse indépendante comme *Reporterre*, *Mediapart*, *Socialter*, *Ballast*, *Terrestres*... mais aussi pleins de petits sites, de petits blogs rigoureux et profonds... À travers leurs entretiens et leurs articles, ils vont en appeler à la pensée et nous aider à déconstruire nos aliénations. Prendre du recul sur la peur, par exemple...

Sauf que cette approche rationnelle est vite asséchante si on ne l'articule pas à des imaginaires « *empuissantant* ». J'entends : des idées, des sensations, des perceptions qui nous arrachent à nos habitudes, redonnent une puissance à nos désirs mutilés ; des univers qui activent l'envie de vivre autrement en prenant ce monde-ci à bras-le-corps.

Cet imaginaire n'est jamais mieux porté à mon sens que par les récits. Parce qu'un récit a cette faculté de mettre en scène des personnages auxquels on s'identifie et qui deviennent des vecteurs affectifs qui nous engagent : à partir du moment où l'on s'identifie à un personnage, on va ressentir ce que le personnage éprouve. Et si ce personnage est une révoltée, qui se bat, une héroïne qui construit une vie alternative, libre et collective, et que l'on met ça en scène dans une histoire riche, où l'empathie et la générosité l'emportent sur le survivalisme perso, qui n'aurait envie de s'en inspirer ? Un film, une série ou un livre font traverser un vécu. Ce que tu vis avec les personnages va rester en toi au même titre que ce que tu as vécu avec tes amis ou ta famille. Ça crée une familiarité avec certaines situations hors norme : la catastrophe, la guerre, une révolution. Quand surviennent ces événements inattendus, ton comportement va s'appuyer sur tout ce qu'a nourri cette mémoire. Yves Citton, qui a beaucoup travaillé sur la notion d'imaginaire, dit : « *Le récit présélectionne les comportements.* »



Quel imaginaire joue quand, face à l'inattendu, la société s'enferme ?

C'est l'imaginaire de la peste, de la collapsologie, des explosions nucléaires, du « *post-apo* » ! C'est ma came quoi ! *[rires]* D'autres solutions étaient possibles mais on s'est rabattu sur une gestion moyenâgeuse qui rassure car elle est ancrée dans nos mémoires collectives. Il « *aurait fallu* » tester avant, remonter à la source de la diffusion, repérer et isoler les foyers d'infection, etc.

Je vois pourtant un côté positif dans la plasticité de notre réaction collective. Nous nous sommes adaptés très vite à la nouvelle configuration sociale. On sait très bien que le gouvernement a fait de la merde, qu'aujourd'hui on n'a plus le choix et qu'on est obligé de se confiner. Alors les gens jouent le jeu et mettent en place des solidarités multiples. Ça, c'est très beau. Cette plasticité, je la trouve admirable quand elle repense le partage.

En même temps, la pandémie montre qu'on peut aussi tolérer des restrictions monstrueuses de nos libertés extrêmement vite. L'empreinte du confinement préforme un renoncement. Parce qu'on y expérimente une liberté très restreinte, qu'on s'y sera plié par nécessité, puis par habitude. L'expérience qu'elle tatoue en nous m'inquiète : la « *distanciation* » sociale, se tenir loin des gens, ne plus se faire la bise, barrer son visage par un masque comme on placerait un bâillon sur sa bouche, se méfier des autres « *par principe* », « *au cas où* ». Et faire la queue pour manger, écouter religieusement le Président nous parler tous les quatre jours, n'avoir accès au monde qu'à travers les écrans, tenir son corps immobile et voir son esprit happé par

l'économie de l'attention... Plein de perversions se mettent en place dont j'ai peur qu'elles suscitent, sur le linge de nos peaux, des mauvais plis qui ne partiront pas. Ou mal.

Comment résister ? Comment faire dévier le cours disciplinaire de la biopolitique mondialisée ? Parce que l'un des aspects essentiels de ce qui nous arrive est que cela se déroule à l'échelle mondiale.

Un ordre légal n'est pas forcément légitime. C'est la clé de la désobéissance civile, qui vaut en crise sanitaire comme sous attentat terroriste. On n'a pas à obéir à l'aberrant, voilà, c'est tout. L'État pratique une infantilisation extraordinaire qu'on doit absolument refuser.

En Allemagne, on prend les citoyens pour ce qu'ils sont : des adultes. La confiance qu'on leur fait suscite une solidarité sociale des comportements, pas des soubresauts de moutons rétifs. Ensuite, il faut résister à la peur. Et pour ça, ceux qui ont une parole publique — médias, politiques, artistes, penseurs — ont la responsabilité de travailler sur ces imaginaires de la trouille et de les inverser. Ce beau mot d'encourager : redonner courage.

Dans les idées sur l'après, il y a celle, prometteuse, de refonder un CNR, Conseil national de la Résistance, sur de nouvelles bases.

Pour le déconfinement, je rêve d'une chose simple : un vrai carnaval des fous, comme au Moyen-Âge, qui renverse nos rois de pacotille. Un carnaval immense, dès le 12 mai. Avec des masques fabriqués, artisanaux, inventifs, et ce mot de désordre : *« Stop ! On ne reprend pas les choses comme avant ! On ne reprend pas ce monde tel qu'il est. Gardez-le, ce monde du burn-out, de l'exploitation de tous par tous, du pillage généralisé du vivant ! Halte-là ! On ne reprend aucun de vos produits : ils sont périmés ! »*

On continue la grève générale ?

Oui, parce que concrètement, on est très proche des effets d'une grève générale. Le confinement a réussi ce qu'aucune lutte écologique, aucune lutte sociale n'avait fait depuis cinquante ans. Le virus a stoppé l'économie pendant trois mois. Et il n'y a aucune raison de redémarrer comme avant. On a trop appris. On voit trop ce que ça apporte, de stopper cette course en avant, cette frénésie d'activités, la consommation mécanique, ce que ça ouvre en possibilités, en disponibilités.

Que pourrait-il sortir de bon du moment incroyable qu'on est en train de vivre ?

Un vrai resserrement des liens parce qu'on prend des nouvelles de plein de gens, et plein de

gens prennent des nouvelles de nous. Dans l'état de vulnérabilité où nous nous trouvons se recrée beaucoup d'empathie, de solidarité, d'attention à l'autre. On l'avait largement perdu. Cette attention à l'autre, elle va rester, elle fera empreinte au même titre que la privation de libertés.

Autre chose positive : l'évidence que certains métiers méprisés s'avèrent en fait les plus précieux : les soignants, mais aussi les profs, les postiers, les manutentionnaires, les éboueurs, les caissières... On se rend compte que ce sont eux qui assurent l'économie de première nécessité, pas nos cadres sup', qui sont essentiellement des parasites, en réalité. Ça nous a sauté aux yeux et ça ne disparaîtra pas aussi vite. Les premiers de corvée sont plus utiles que les premiers de cordée !

On retiendra aussi la réduction de la pollution en ville, un silence nouveau, la disponibilité que beaucoup ont retrouvé en confinement, en levant le pied malgré eux, les espèces qui reviennent occuper leurs biotopes... Une anecdote à ce titre : je suis parti m'aérer, il y a quelques jours, et j'ai vu cinq dauphins nager à deux cents mètres du rivage ! Cela ne m'était jamais arrivé en douze ans de balade dans les Calanques. Des naturalistes ont repéré des rorquals de dix-sept mètres de long ! En deux mois, on obtient déjà des choses hallucinantes au niveau écologique.

On peut imaginer la ville sans voiture...

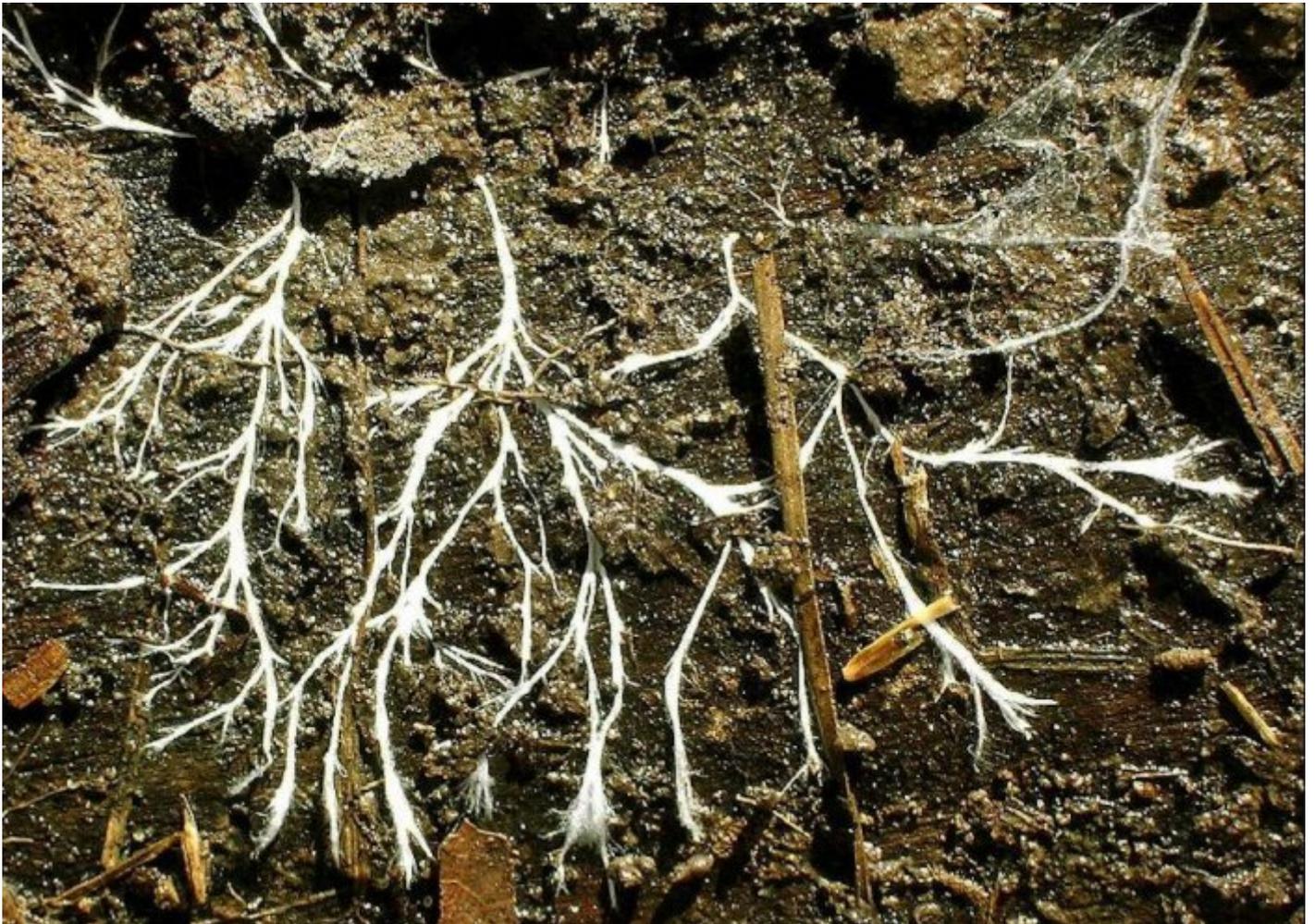
Oui, plein de choses qu'on n'espérait plus. Nous sommes un peu les cobayes d'un laboratoire d'anthropologie de science-fiction. On y expérimente de nouvelles réalités en temps réel et au jour le jour ! Et dans ce laboratoire, les expériences qu'on subit révèlent aussi des sensations perdues et des chocs nouveaux. Ces sensations resteront. Pour tous les gens qui sont en activité réduite par exemple, tout d'un coup, il y a cette chute du productivisme imposé, de l'injonction à faire toujours plus avec toujours moins. Si bien que l'on se dit : « *Ce mode de vie où je travaille moins en ayant beaucoup plus de disponibilités sensibles, n'est-ce pas le bon équilibre à trouver ?* »

Il va y avoir quand même des millions de gens en galère !

Bien sûr. Et je ne dis pas que tout le monde va se révolter et descendre dans la rue. Ce serait trop beau. Mais une succession de chocs intérieurs, de ras-le-bol, de prises de conscience, de déclics, peut faire que progressivement nos modes de vie vont se métamorphoser. La pandémie ne va pas produire d'un seul coup un changement immédiat et visible. Mais elle va inscrire énormément de choses dans les corps, dans nos mémoires, et cela nous rendra disponibles pour de vrais basculements intimes et collectifs.

Regardez les Gilets jaunes, dont certains ont dit : « *Finalement, ça n'a servi à rien... tu vois, ils ont disparu.* » Ben non ! Le mouvement a politisé beaucoup de travailleurs déclassés qui ne s'étaient jamais engagés auparavant, qui n'avaient jamais fait de manif, qui ne s'étaient jamais réunis pour agir ensemble. Ça a créé aujourd'hui un terreau précieux pour que pousse ce nouveau monde qu'on sent frémir. On ne va pas voir des arbres politiques monter très haut en une seule nuit ni des buissons jaunes peupler tous nos espaces sociaux, mais l'herbe drue pousse déjà dans les fissures et c'est cette herbe qui dit notre avenir : une force horizontale, interstitielle, capable de fendre les plaques de béton grâce à la pression osmotique des tiges, une force capable de se répandre dans tous les milieux et d'y préparer l'émergence de nos maquis.

Je pense qu'un tiers de la population environ est déjà sensible à ces modes de vie et prête à basculer. La décroissance devient un horizon moins théorique, moins aberrant pour les petits capitalistes que nous sommes malgré nous !



Vous revendiquez-vous de la décroissance ?

Oui, complètement. Mais ça reste un mauvais mot, trop castrateur. Je préfère *hacker* le terme de croissance en parlant d'une croissance de nos disponibilités, de nos lenteurs, de nos liens. Je trouve dévitalisant de toujours se positionner en négatif. Prôner une pensée « *décoloniale* » ou

« *démondialisée* » ? Je préfère porter le flambeau du « *tout-monde* », cette superbe expression d'Édouard Glissant, que reprend aussi Chamoiseau. La guerre des mots est importante, ce sont des graines, elle ensemence nos imaginaires. Tâchons de privilégier les métaphores du vivant : le nid, la poussée, la croissance d'un enfant ou d'une plante, le tissage des hyphes d'un mycélium, l'éclatement en ombelle d'un collectif... Pour moi, dès qu'on place « *anti-* », « *contre-* », « *dé-* » devant un mot de l'ennemi, on fait mal le travail.

Et le mot « capitalisme », est-il utile de l'employer ou est-il mauvais ?

C'est un mot très juste. L'accumulation du capital y est contenue. Et cette accumulation morbide décide de tout. Libéralisme a une souche étymologique encore trop positive.

Le capitalisme numérique profite bien de la situation, les Amazon, Google, Apple. Comment les contrer ?

En ce moment, on n'éprouve nos relations qu'à travers le numérique : on va mesurer ce que ça implique vraiment de boire un coup au café, se faire un petit restau ensemble ou une bouffe à la maison, retrouver cette chair, ce magnétisme des corps, cette vibration de l'échange incarné. Les gens prennent conscience qu'aucune appli vidéo ne remplace le face à face.

Les Gafa périront d'elles-mêmes quand on aura compris qu'internet doit devenir un service public. Du commun au même titre que l'air et l'eau. Un commun mondial. On doit travailler à ça autant qu'à une économie solidaire.

Vous espérez que cette crise paradoxale nous ouvre d'autres mondes ?

J'aimerais que ça nous fasse basculer vers ce que j'appelle des Zag : des zones autogouvernées. Des Zag à créer dans de multiples lieux et territoires, partout où le foncier est accessible, des zones qu'on peut acquérir au besoin, et sur lesquelles on va expérimenter d'autres formes de vies ensemble. Ça existe déjà sous forme de Zad, de communautés, de tiers-lieux, de fermes collectives, de friches autogérées, d'écoquartiers ruraux... J'espère que ces îlots vont se déployer un peu partout en France et ailleurs et qu'un archipel de combat va sortir de terre.

Je ne crois pas au retournement complet et global du capitalisme. Le capitalisme est trop inséré en nous, il exploite trop bien nos désirs, on est trop construit à travers lui pour pouvoir le renverser d'un coup. Il faut qu'on passe par des expériences de vie autre : habiter, manger, travailler, échanger autrement comme sur la [Zad de Notre-Dame-des-Landes](#). Éprouver au quotidien ce qu'est une économie du gratuit. Ce que c'est de s'endormir au chant des

grenouilles et de se lever avec celui des moineaux. Il faut qu'on expérimente et que ça descende dans nos corps. Je crois aux imaginaires, mais rien ne remplace l'expérience réelle dans un cadre où l'on coupe son bois pour faire la charpente d'un hangar commun. Le grand enseignement de la Zad, c'est qu'on a besoin d'un territoire, d'un terrain où les gens puissent s'installer de façon relativement durable. Alors, on peut faire changer les choses. Sédimenter des pratiques autonomes.

Des Zag d'où l'on sorte du système capitaliste, ne serait-ce que par une petite porte. Montrer que c'est possible. Où les gens passent et disent : « *Ah ! je me sens bien ici, et c'est fort. J'aimerais trop vivre comme ça.* » C'est le désir qui change le monde, plus que les idées, aussi belles soient-elles.

Ne plus passer par une utopie abstraite ?

Surtout pas ! On nage aujourd'hui dans un océan de fric liquide, et voilà que des îlots émergent ! Des myriades d'initiatives qu'on voit à peine, dont très peu de médias parlent ou si vite ! Soyons-y attentifs au lieu de nous lamenter ! On peut accoster sur les rochers, débarquer sur ces plages, contribuer à façonner l'île. Ces îles font déjà archipel, modestement, quelque chose se met en place. Mais l'archipel doit rester pluriel — *pluriversel*. Il ne faut pas essayer d'imposer un modèle unique, tous les modèles virent à la catastrophe, toutes les convergences dérapent en chefferies. Acceptons d'emblée cette pluralité, que ces îlots soient « *polytiques* », fonctionnent selon des règles et des envies différentes. Mais par contre, travailler intensément sur les liens entre ces îlots, l'entraide constante, la fertilisation croisée et les alliances, se dire qu'on a des façons différentes de construire nos mondes, mais une masse énorme de choses en commun : « *Toi tu es anar, toi tu es communiste, toi tu es écolo, toi tu es terrestre, OK. Mais à 90 %, on partage la même conception de ce que devrait être une société bonne et à 99 %, on a le même ennemi : ce technocapitalisme qui nous tue.* » J'aime l'idée qu'on puisse aller vers des sociétés conviviales, au sens d'Illich [1] Qu'on reprenne la main sur nos vies, nos espaces et nos outils.

- *Propos recueillis par Hervé Kempf*

[1] Sévère critique de la société industrielle, Ivan Illich (1926-2002) est l'auteur de *La Convivialité*, Seuil, 1973, rééd. 2014. Dénonçant la servitude née du productivisme, le gigantisme des outils, le culte de la croissance et de la réussite matérielle, il oppose à la « *menace d'une apocalypse technocratique* » la « *vision d'une société conviviale* ».

Lire aussi : [Au nom du coronavirus, l'État met en place la société de contrôle](#)

Source : Hervé Kempf pour *Reporterre*

Photos : © [Mathieu Génon](#)/*Reporterre*

. chapô : Alain Damasio en mai 2019.

. Paris : le 19 mars 2020

. Foucault : thierry ehrmann (CC BY 2.0) sur [Flickr](#)

. mycélium : [Wikipedia](#) (The Alpha Wolf/CC BY-SA 3.0)

- Emplacement : [Accueil](#) > [Editorial](#) > [Entretien](#) >
- Adresse de cet article : <https://reporterre.net/Alain-Damasio-Pour-le-deconfinement-je-reve-d-un-carnaval-des-fous-qui-renverse-nos-rois-de-pacotille>